

de Syntani. Juillet 1928.

125

André Gide mystique

Leau Soulié

M. André Gide semble s'être peu ému des accusations solennelles de Massis. Nul doute au contraire qu'elles ne l'aient secrètement flatté. S'entendre qualifier de démon en un procès régulier de sorcellerie n'est pas un petit privilège. Est-ce à dire que Gide reconnaît le bien-fondé d'une telle accusation? Oui et non. Voyez *Numquid et Tu*. L'auteur, dans sa préface, crache à Massis en termes hautains son mépris. Mais plus loin s'élève cette prière suppliante « Ne me confondez pas tout à fait avec le Démon ». La confusion est donc possible même au regard de Dieu.

« Avec lui on ne sait jamais », dit Paul Souday d'André Gide. On sait du moins rarement. Il n'est une parole de l'écrivain qui ne trouve en quelque page son démenti. Versatilité? Loin de là. Bien plutôt probité. Dans l'ignorance métaphysique et morale où nous nous débattons tous plus ou moins, il semble à cette âme éperdue de vie que s'arrêter à une formule particulière serait abdiquer pour une vérité bien problématique toutes les possibilités de notre moi, mentir à sa propre conscience. Disons, pour être juste, qu'à ce détachement philosophique s'ajoute une pointe de coquetterie. Alors que nous croyons recueillir de sa bouche une parole sincèrement définitive, presque pathétique de franchise et de lâchez-tout, un petit rire moqueur vient tout effacer, sussurant entre les lèvres : « Vous n'en saurez pas davantage ».

Le caractère de Gide demeurerait-il inextricable? On pourrait le croire. Qui, jusqu'à présent, sut saisir le serpent visqueux de sa pensée? Le dernier recueil consacré à l'auteur des *Nourritures*, où voisinent des noms bien illustres, prouve une fois de plus notre impuissance. Mais à la décharge de nos critiques, avouons qu'aucun d'eux ne s'est sérieusement attaché à ce travail. Nul n'a tenté pour André Gide l'étude qu'un Pierre Quint a si heureusement consacrée à Proust. La difficulté d'une telle entreprise les a sans doute fait reculer, peut-être aussi l'attente d'œuvres nouvelles : Patientons (1).

Mais si la pensée de Gide reste floue, les ressorts de sa sensibilité nous paraissent au contraire en pleine lumière. Ainsi l'amour et cette perfection de l'amour : la mystique. La courbe religieuse de Gide (qui retiendra quelque temps notre attention) n'a point la simplicité graphique de l'expérience augustinienne ou paulinienne. Aucune force puissante ne semble la diriger, aucune crise sérieuse n'en compromet apparemment l'hésitation. Et si, pourtant, délaissant la recherche d'une logique en réalité absente de son œuvre, nous nous tournons vers les tressauts de sa sensibilité, observons les nuances affectives qui forment la vie profonde de cette âme, un courant se dessine, dont nous distinguons l'origine et parfois même le but.

Dans le premier livre de *Si le Grain ne meurt*, Gide esquisse du milieu calviniste où il grandit une peinture peu flatteuse. Au sein d'une étouffante atmosphère défile un maigre troupeau de gens pieux et tristes. Ces pages sentent la pluie d'automne. Pierre Quint les a très justement comparées aux projections d'un film d'avant-guerre. Elles exhalent la rancune du prisonnier libéré, rancune cependant mitigée d'un goût certain pour le pain sec et l'eau tiède. Gide aurait d'ailleurs mauvaise grâce à dénigrer le protestantisme. Cette religion a fait la part la plus originale de son esprit. Elle lui a donné

(1) J'apprends à l'instant, par les *Nouvelles littéraires*, que Pierre Quint prépare un essai critique sur Gide.

le mysticisme et l'intelligence raisonneuse, l'horreur et le goût du péché ; tendances ennemies qu'elle sut faire compatibles. Elle lui a donné surtout les Saintes Écritures, influence primordiale en son œuvre et que son œuvre reflètera sans cesse. Gide trouvera dans la Bible l'atmosphère de moralisme inquiet dont son immoralisme même n'est qu'une manifestation. Mais il y trouvera surtout la poésie orientale des anciens prophètes, la cadence d'un Job, les imprécations d'un Jérémie, le visage mystérieusement attachant d'un David et d'un Saül. Ces deux foyers du Nouveau Testament et de l'Ancien se trahiront alternativement dans tous ses ouvrages. Ils teindront, les uns comme *la Porte Étroite*, d'une lueur blanche, toute évangélique, les autres comme, les *Nourritures*, de flammes plus ardentes.

C'est la première de ces influences que révèlent les *Cahiers d'André Waller*, débuts littéraires de Gide : « Tant que le corps vivra, l'amour sera contraint, mais sitôt la mort venue, l'amour triomphera de toutes les entraves ». Ainsi l'amour d'Enmanuelle et d'André ne mourra pas avec la mort, mais en elle trouvera la plénitude qui lui manquait. La sécheresse voulue de ces cahiers indique chez leur auteur non pas une affectation d'artiste, mais une ironie latente, commencement des germes qui le détourneront bientôt de la maison paternelle. Et déjà des affirmations très « Nourriture Terrestres » s'en dégagent comme des lames d'épée. L'explosion se prépare.

« J'ai vu, ah ! tout autour de moi des tas d'êtres languir dans les pièces trop étroites ; le soleil n'y pénétrait point. De grandes plaques décolorantes en amenaient vers midi des reflets. C'était l'heure où, dans les ruelles trop étroites on étouffait de la chaleur sans souffle ; des rayons ne trouvant pas où se répandre concentraient entre les murailles une malsaine pamoison. Ceux qui les avaient vues songeaient aux étendues, aux rayons sur l'écume des vagues et sur les céréales des plaines. » (Paludes.)

Bientôt prodigue, l'enfant soulève les rideaux de crêpe et cherche par de là les brouillards un monde clair de fraîcheur et de plaisir. Les

paroles de la Genèse vibrent doucement en son âme : « L'Éternel va te faire entrer dans un bon pays, pays de cours d'eaux de sources et de lacs qui jaillissent dans les vallées et dans les montagnes, pays d'oliviers et de miel. » L'enfant n'y tenant plus, s'évade. Ce furent les *Nourritures Terrestres*.

« Ne souhaite pas, Nathanaël, trouver ailleurs Dieu que partout. » Au sein du jardin plein de fleurs où il promènera Nathanaël, Gide ne se passe point d'esquisser une foi propice à sa soif. Abandonnant délibérément la chapelle chrétienne et son sacrifice, le poète va, clâmant sa haine de tout ce qui demeure. La religion n'est plus en lui qu'une aspiration de l'être à travers les créatures, panthéisme trop large menant l'intelligence aux obscurités du doute : « Moi aussi, j'ai su louer Dieu, chanter pour lui des cantiques, et je crois même ce faisant, l'avoir un peu surfait ». Voltaire s'en froterait les mains.

Mais si Gide abandonne le Christianisme, celui-ci ne l'abandonne point. Son délicieux poème est sans cesse gonflé d'un souffle biblique. La voix qui l'anime évoque celle des anciens prophètes. Du prophète, Gide a la violence imprécatrice :

« Commandements de Dieu, vous avez endolori mon âme... »

« Commandements de Dieu, vous avez rendu malade mon âme », rappelant le cri de Job :

« Mon âme est dégoutée de la vie,

Je veux donner libre cours à ma plainte... »

Le goût de la prédication, la fureur prosélytique :

— « Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur... » Ainsi clamait Samuël : « Je vous enseignerai le chemin ».

La vision d'un avenir meilleur :

— « Je vois une énorme génération qui monte tout armée de joie vers la vie... »

— « Le peuple qui marchait dans les ténèbres voit une grande lumière, prophétisait Esaïe. »

Mais c'est encore par ses glorifications lyriques de la Nature

que Gide s'apparenterait le plus aux poètes de l'Ancien Testament. Son pinceau n'a ni l'emphase d'un Chateaubriand, ni le flou d'un Jean-Jacques, mais une couleur précise, sensuelle, bien orientale. L'admirable livre de Job renferme certains passages, tout en énumérations détaillées, qui, portées dans les *Nourritures*, n'en rompraient point le rythme. De même pour le *Cantique des Cantiques* :

« Dès le matin, nous irons aux vignes.
Nous verrons si la vigne pousse, si la fleur s'ouvre,
Si les grenadiers fleurissent.
Là, je te donnerai mon amour.
Les mandragores répandront leurs parfums.
Et nous aurons à nos portes tous nos meilleurs fruits,
Nouveaux et anciens.
Mon bien-aimé, je les ai gardés pour toi. »

Saül, Bethsabé, le Retour de l'Enfant prodigue, El Djad, accusent la même influence biblique de la lettre sans l'esprit. Mais la *Porte étroite* comme la *Symphonie pastorale*, témoignent sinon d'un revirement spirituel, du moins d'un lent retour à la foi primitive. L'enfant prodigue ne passe point encore le seuil de la maison, mais hésite sous les fenêtres éclairées, épiant les personnages depuis si longtemps abandonnés. La lueur d'évangile qui déjà baignait l'amour d'Emmanuelle et d'André réapparaît. Mêmes rêveries au clair de lune, bible en mains, mêmes paroles un peu froides à l'ombre des feuillages gris. L'idylle éphémère qui rapproche Alissa de Jérôme se terminera par l'abdication vertueuse de la jeune fille sacrifiant le bonheur immédiat de la voie spacieuse aux promesses de la porte étroite. Les quelques traces d'ironie dispersées au cours du récit ne suffisent à cacher la symphonie discrète qui penche le romancier vers Alissa. Les paroles toujours admirables qu'il lui fait prononcer (« C'est tout seul que chacun de nous doit gagner Dieu ») ne nous semblent point de fiction, mais vibrantes d'un mysticisme que, plus tard *Numquid et Tu* exprimera librement. Ce cahier intime, tout

sa lucidité, sous une apparence de détachement, de plaisir même, recèle de tragique inquiétude. Le démon qu'il fréquenta par instants (sans jamais l'adorer) nia-t-il qu'il fût le démon? Et n'est-il au regard du théologien de plus grand mal que d'aller au démon sans le vouloir reconnaître?

S'il faut à nos inquisiteurs un aliment pour leur bûcher, que ne se soucient-ils plutôt d'un Proust dont la clairvoyance ne s'étonne de rien, ne tremble de rien, ne condamne rien, et cela dans les pires souterrains de l'âme humaine? Gide garde au contraire une perpétuelle conscience des frontières qu'il traverse, des domaines qu'il explore et ne le laisse point ignorer. Le suivre, c'est aller à Diable ou à Dieu, mais jamais à la matière pure, aliment des aveugles-nés.

JEAN SOULIÉ.